

Vertiges de l'amour *À corps perdu*

Simone Suchet

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Suchet, S. (1988). Compte rendu de [Vertiges de l'amour / *À corps perdu*]. *24 images*, (39-40), 94–95.

À CORPS PERDU

par Simone Suchet

Vertiges de l'amour

A corps perdu, adaptation très libre du roman d'Yves Navarre, *Kurwenal*, est le quatrième film de Léa Pool, dont les films précédents confirmaient un authentique talent de cinéaste, une grande sensibilité et un sens indéniable des possibilités du médium cinématographique. *À corps perdu* est une œuvre très personnelle qui relate la dure mais nécessaire reconquête de soi après une douloureuse peine d'amour.

Pierre Kurwenal est reporter-photographe. Depuis vingt ans, il parcourt le monde dans tous les sens, s'arrête dans tous les points chauds de la planète pour témoigner et prendre des photographies, sordides, diront certains, mais qui ne font que montrer l'horreur et la brutalité du monde qui nous entoure. Depuis vingt ans, il vit à Montréal avec David, Sarah et Tristan, un homme, une femme et un chat. Il les aime depuis toujours, un peu sans y penser tant il est vrai qu'en vingt ans, l'amour est devenu une douce habitude. Mais un jour, son univers s'écroule. Professionnellement d'abord. Il réalise que «la photographie, ça porte la mort» au moment où une femme à qui on vient de tuer son enfant lui hurle sa haine au visage, le traitant d'assassin. Inoubliable, ce superbe plan rossellinien où cette femme chavirée de douleur, son enfant mort dans les bras, crie son désespoir. Pierre Kurwenal est là, mis face à lui-même et au sentiment de sa responsabilité. Sentimentalement ensuite. À son retour à Montréal, passablement secoué, Pierre Kurwenal trouve la maison désertée par David et Sarah qui l'ont abandonné. Dans un premier temps, Kurwenal essaiera de les retrouver pour les reconquérir avant d'entreprendre la conquête de lui-même qui, comme toujours chez Léa Pool, passe par la mise en place et la réalisation d'un projet artistique. Qu'on se souvienne de l'organisation du spectacle musical et plus encore du projet de film dans *La femme de l'hôtel* ou encore de la réalisation d'un environnement pictural dans *Anne Trister*, Kurwenal se met alors à photogra-

phier pour lui-même, photographier les gens, photographier la ville jusque dans ses entrailles pour renouer avec les siennes propres. La photographie est un acte créateur, de dire Léa Pool, car c'est dans la création artistique qu'on trouve le moyen de se reprendre en mains et de passer au travers de charges émotives trop fortes. Ainsi Kurwenal pourra aller jusqu'au bout de lui-même, dépasser la folie pour exister à nouveau. L'absence d'amour à moins que ce ne soit l'amour dans l'absence, l'enfance, la folie, l'exil, la création comme exutoire sont des thèmes chers à Léa Pool et qui étaient au cœur de ses films précédents: on les retrouve menés ici jusqu'à un point d'aboutissement encore jamais atteint.

Adaptation cinématographique d'une œuvre littéraire mais plus encore une œuvre originale et personnelle révélatrice de l'univers très fort de la réalisatrice. En effet, si l'on compare le film et le roman dont il est inspiré, on ne peut qu'être frappé par l'apport de la cinéaste. Léa Pool a, de toute évidence, fait une lecture très sélective du livre, ne conservant que l'essentiel à savoir la ligne dramatique et le monde émotif des personnages d'Yves Navarre, des personnages entiers et qui savent aller jusqu'au bout de leurs émotions. L'œuvre littéraire comme révélateur. Léa Pool a changé la structure narrative qui, dans le roman, s'appuyait sur divers témoignages pour privilégier le point de vue de Pierre Kurwenal et pour reprendre, comme dans ses films précédents, une structure construite sur des parallèles, sur des éléments de récurrence, sur une manipulation des notions de temps et d'espace ainsi que sur un refus de raconter une histoire selon des schémas traditionnels. C'est ainsi que le récit s'organise à partir de lieux symboliques, lieux de rencontre, de catharsis ou de repos. Elle a également changé, à l'exception de celle de Pierre Kurwenal, les professions des autres personnages: c'est ainsi que Sarah (excellente Johanne Marie Tremblay qui réussit à s'imposer en trois

scènes) ne s'occupe plus ni de publicité ni de mode mais est violoniste et que David (Michel Voita toujours juste) n'est plus professeur d'histoire mais travaille dans un Aquarium. Une façon de protester contre la grève qui eut lieu récemment à l'Aquarium de Montréal au cours de laquelle des animaux ont péri, nous confiera Léa Pool. Une façon aussi de reprendre à son compte le roman d'Yves Navarre où par deux fois, il est question de violence faite à des animaux lorsque David dit «Quand un poisson est malheureux, il ne peut pas le dire alors il meurt. Tout simplement.» Ou encore lors de la mort du cheval à l'opéra. (Dans le roman, cette scène agit un peu comme «déclencheur» pour Kurwenal alors que dans le film, c'est la mort de l'enfant).

D'autre part, Léa Pool a resserré l'action autour des personnages principaux éliminant un certain nombre de rencontres contingentes, ne privilégiant que celle entre Quentin, le sourd (superbe Jean-François Pichette) et Kurwenal. Une relation qui touche aux fondements mêmes de l'amour, une relation métaphysique en quelque sorte qui fait de Quentin une sorte d'ange venu du ciel (qu'on se souvienne de sa première apparition en ascenseur), un messenger qui non seulement révélera Kurwenal à lui-même mais qui plus encore saura lui donner le poids de sa relation avec David et Sarah. Grâce à lui, Kurwenal vainc le vertige et reprend contact avec son enfance. Léa Pool a également accordé une importance accrue à Sarah qui, d'accessoire qu'elle était dans le roman, devient ici vraiment partie prenante de ce trio amoureux, femme aimée et aimante. Ceci permet un plus juste équilibre entre les personnages tout en permettant de dépasser des schémas tels l'homosexualité pour dire que l'amour est avant tout affaire de personne.

Léa Pool a construit un film qui est beaucoup plus porteur d'espoir que le roman où nul ne savait ce qu'il était advenu de Pierre Kurwenal. Ici, rien de tel. Pierre Kurwenal est bien vivant et a

«Je n'ai existé
et n'existe
que par et pour
une émotion

Yves Navarre, *Kurwenal*

retrouvé son équilibre. Un film qui dit que même si l'amour est impossible il vaut la peine d'être vécu, que les moments de paix existent aussi, qu'il est possible de vivre encore après une déchirure et qu'il est toujours possible de recontacter l'autre. C'est ainsi qu'on peut comprendre ce dernier plan où Kurwenal, après avoir traversé la folie, peut reprendre sa vie en mains et donc assumer les éléments de son passé. Il peut alors passer devant David et Sarah, s'arrêter devant chacun d'eux, les considérer un moment sans rejet et s'éloigner pour aller de l'avant.

La mise en scène élégante et soignée de Léa Pool traduit à merveille tous ces balbutiements de l'âme et du cœur: grâce à des plans très composés mais jamais figés qui évitent toute complaisance esthétique, des cadrages harmonieux, des mouvements d'appareil fluides et majestueux qui reconstruisent le cadre, Léa Pool a élaboré une mise en scène qui se consacre aux personnages et aux émotions. Le passage du noir et blanc à la couleur exprime avec délicatesse et raffinement le passage du réel au rêvé, du passé au présent, de l'inconscient au conscient. Une fois de plus, Léa Pool a prouvé quelle admirable directrice de comédiens elle est tant l'interprétation est excellente et parfaitement homogène: Mathias Habich (Kurwenal) est superbe de pudeur et d'émotion contenues et réussit à composer le personnage douloureusement désaccordé qui, en dépit de l'antipathie qu'il suscite initialement, réussit peu à peu à s'imposer à notre tendresse. Les dialogues expriment sans jamais expliquer: suggestifs, elliptiques et pourtant percutants ils savent atteindre droit au cœur.

Comment mieux dire tout le travail extraordinaire accompli par Léa Pool que de décrire brièvement ce superbe plan-séquence qui, en quelques images, évoque tout de la situation psychologique de Kurwenal et de sa vie affective depuis vingt ans. Ce plan sublime qui commence en noir et blanc avec Sarah, David et

Pierre faisant l'amour pour passer en couleurs à Pierre et Quentin et se poursuivre dans la rue avec un homme qui marche (David?) avant de se poser sur un homme qui regarde (Kurwenal?) pour enfin s'achever sur Kurwenal allant chercher ses chèques. Tout est là. Sublime état des âmes qui sait si bien dire la part d'un être. ●



Sarah (Johanne-Marie Tremblay)

PHOTOS LUC CHESSEX



Pierre Kurwenal et Sarah



Pierre Kurwenal (Mathias Habich) et Quentin (Jean-François Pichette)

À CORPS PERDU

Québec-Suisse. Ré.: Léa Pool. Scé.: Léa Pool et Marcel Beaulieu d'après *Kurwenal* d'Yves Navarre. Ph.: Pierre Mignot. Mont.: Michel Arcand. Mus.: Osvaldo Montes. Int.: Mathias Habich, Johanne-Marie Tremblay, Michel Voita, Jean-François Pichette. 92 minutes. Couleur et blanc et noir. Dist.: Ciné 360.